



La résidence d'écriture au Chalet Mauriac
de **Rafael Segovia**,
par **Olivier Desmettre**, avril 2015

Être simple, pour ne pas devenir un intellectuel chiant !

Entretien avec le traducteur mexicain **Rafael Segovia**, qui fut en résidence de traduction au chalet Mauriac du 2 mars au 13 avril 2015.

Ce lundi d'avril, je suis assis à la terrasse d'un café face à la gare de Bordeaux. Il est 15h30 et j'attends Rafael Segovia pour cet entretien. Nous devons nous voir le matin mais Rafael Segovia n'était pas disponible alors il y a eu un changement de dernière minute. J'ai croisé la première fois Rafael Segovia au salon du livre de Paris sur le stand de la région Aquitaine un lundi de mars. Je l'ai revu le premier jour d'avril dans la cuisine du chalet Mauriac, en train d'ouvrir délicatement des sachets remplis d'épices qu'il avait apportés du Mexique. Il préparait une recette qui allait régaler au dîner une douzaine de convives, dont j'eus le plaisir de faire partie. Je suis revenu au chalet Mauriac le mercredi suivant, mais Rafael Segovia n'était pas là. De toute façon ce n'était pas lui que je venais voir. J'ai su néanmoins qu'il serait à Périgueux à la fin de la semaine pour y faire une lecture. J'ai su aussi que sa résidence s'achevait le lundi suivant et compris que cet entretien n'avait pas encore été envisagé. Pourtant, c'est le lendemain, jeudi donc, que j'ai été contacté. Pour réaliser cet entretien le lundi d'avril suivant. Tout juste avant le départ de Rafael Segovia. Il est donc 15h30. Je suis à la terrasse d'un café face à la gare de Bordeaux et pour une fois j'ai pris un téléphone portable. J'ai même pensé à communiquer le numéro qui y est attaché. Sur l'écran un message m'avait déjà indiqué que Rafael Segovia aurait un retard d'environ vingt minutes. De toute façon, je suis là et je suis décidé à attendre. On ne laisse pas partir comme ça un homme venu avec des épices dans sa valise et qui a pris le temps de vous préparer un tel dîner. À 16h10, comme il faut bien que j'utilise au moins une fois ce téléphone, j'appelle Rafael Segovia. Il est en chemin. À 16h25 c'est Rafael Segovia qui m'appelle. À cause d'un problème de carte bancaire mexicaine, il doit prendre son billet au guichet et la file d'attente va sans doute le retarder un peu. Mais il me dit qu'il va en profiter pour retarder l'heure de son train. 16h40 vient de passer et Rafael Segovia aussi, qui me cherche à la terrasse du café. Quand enfin il s'assoit en face de moi, sans perdre une minute je lui demande l'heure de son train. Maintenant cet entretien peut commencer.

Au fils d'un des plus grands poètes mexicains, doit-on demander comment est venu l'amour de la littérature, de la poésie et des langues ?

Le fait d'avoir été le fils de mon père, Tomás Segovia*, m'a placé dans un contexte, au Mexique, où j'ai rencontré énormément de gens qui se consacraient à la littérature, aux beaux-arts, au cinéma. J'ai tout le temps vécu dans un milieu artistique. Alors la question a plutôt été de savoir dans quelle



Photo Élisabeth Roger / Écla

filrière m'orienter, en partant du constat, évident pour moi, que dans la vie tous les jours on doit être créatif.

Je n'ai jamais vraiment vécu avec mon père, mais j'ai commencé à le voir plus souvent, à faire des voyages en sa compagnie, vers l'âge de douze ou treize ans. Et il était tellement dans la littérature que l'on ne pouvait pas être avec lui sans avoir droit, à tous les coups, à une lecture de poésie ! Alors, forcément, au bout d'un moment...

C'est d'ailleurs comme ça que j'ai connu une bonne partie de sa poésie, lue par lui. J'allais au lycée français de Mexico, où l'enseignement était le même qu'en France. Un choix de ma mère, française, qui a été toute sa vie professeure à l'institut français d'Amérique Latine et à l'université. J'ai donc été très naturellement et très tôt poussé vers les langues et la littérature. Et puis ma mère a épousé trois grands écrivains

mexicains ! Mon père, puis Salvador Elizondo, et enfin Juan García Ponce. Ce dernier en particulier m'a encouragé à faire des études de lettres. Un jour, avant même de passer mon baccalauréat, il m'a proposé de réunir quelques amis amoureux de la littérature pour participer à un séminaire avec lui. Ce que nous avons fait pendant presque deux ans, deux fois par semaine. Une expérience fabuleuse. Cet homme avait tout lu et connaissait tout par cœur. Il était capable de vous dire de sortir n'importe quel livre de sa bibliothèque et de l'ouvrir à telle page pour y trouver une citation ! Il nous a introduit à tous les écrivains qui l'intéressaient le plus : Thomas Mann, Nietzsche, Robert Musil, Kafka... Et je n'avais pas encore dix-huit ans.

À cette époque j'avais déjà décidé de venir en France faire des études littéraires mais, pour des raisons de calendrier, j'ai dû rester encore un an au Mexique, où j'ai suivi des cours de cinéma, de philosophie et de théâtre. Cette année-là, j'ai quand même fait un voyage de quelques mois en France, ma première fois seul à Paris.

J'y suis donc revenu l'année suivante, pour m'inscrire à la faculté de Vincennes, par laquelle plusieurs camarades étaient déjà passés. L'expérience y fut là aussi fabuleuse. J'ai eu comme professeurs Yves Bonnefoy, Pascal Quignard, Michel Deguy, Ludovic Janvier, Hélène Cixous, Catherine Clément, Gilles Deleuze, Félix Guattari... Une époque incroyable !

Qu'est-ce qui a décidé de votre activité de traducteur ?

Mon père a aussi été un grand traducteur, le prix national de traduction au Mexique porte d'ailleurs son nom. Il parlait quatre langues, dont l'italien, il a traduit Ungaretti et Pavese notamment.

Un jour j'étais chez lui, à la campagne et des étudiants de Princeton étaient venus le voir — il a été professeur dans des universités américaines, lui qui n'avait même pas son bac ! L'un d'entre eux



m'a proposé de traduire, de l'anglais, sa thèse consacrée à un auteur espagnol. Cela a été le point de départ. Je suis ensuite allé voir la plus grande maison d'édition du Mexique, le Fondo de Cultura, plutôt spécialisée dans les sciences humaines, peu dans la littérature étrangère, avec laquelle j'ai travaillé pendant près de trente ans.

Alors les traductions de textes littéraires ont plutôt été faites à mon initiative. Ainsi à Vincennes, grâce à un professeur merveilleux, je suis tombé en amour avec la poésie de René Char, selon moi l'une des plus belles de la langue française. J'ai proposé à Octavio Paz de publier quelques-unes de mes traductions dans sa revue, qui a été envoyée à René Char, avec lequel alors j'ai eu une correspondance et que je suis même allé rencontrer quelques années plus tard.

Photo Elisabeth Roger / Écla

Traducteur aujourd'hui et demain

Toute une partie de mon travail provient d'une grosse agence qui s'occupe des relations gouvernementales et intergouvernementales. Je traduis beaucoup de documents techniques et juridiques émanant d'organismes internationaux, dans trois langues et dans tous les sens. Mais j'essaie toujours chaque année de me consacrer à deux ou trois livres intéressants.

Pour ces traductions techniques, le débit est énorme. Cinq mille mots par jour est une habitude. Par principe, et par impossibilité bien sûr, je ne travaillerai jamais de cette manière avec une œuvre littéraire, dans laquelle chaque mot compte !

Dans toute traduction, mais cela est encore plus vrai dans une traduction littéraire, il faut s'adapter au langage de l'écrivain, processus qui n'est jamais immédiat. D'où une certaine frustration avec les formes courtes, pour lesquelles il est plus difficile de mettre ses pas dans ceux de l'écrivain.

Après une quinzaine de pages traduites dans un premier jet, je commence à prendre le rythme, le ton, la musique, alors je reviens en arrière revoir ce que j'ai fait et je corrige. Une fois que j'ai compris cela, je peux poursuivre mon travail.

Depuis l'année dernière j'ai décidé d'accentuer mes démarches auprès des éditeurs pour pouvoir arrêter de faire de la traduction « industrielle ». Cela aura des conséquences pratiques, économiques bien sûr, mais je suis en train de m'arranger pour pouvoir me consacrer exclusivement à la traduction littéraire. Même si la place du traducteur n'est pas sans poser problème au Mexique, où n'ont jamais été reconnus ni respectés les principes de la déclaration de Nairobi qui demandent la prise en compte des droits de l'auteur. Seules certaines petites maisons d'édition et quelques institutions y sont attentives. Sinon il y a toujours une clause dans les contrats qui précisent la cession des droits d'auteur à l'éditeur ! Pourtant, même s'il n'y a pas de paiement pour ces droits, il faudrait au moins arriver à obtenir leur reconnaissance.

L'autre partie du problème vient de la mondialisation, avec des traducteurs partout accessibles via Internet. On commence petit à petit à voir des maisons d'édition regarder vers l'Amérique Centrale, où certains font le travail pour moitié moins cher. Une concurrence plutôt déloyale.

.....

Quelles ont été vos activités en résidence ?

La première partie de mon travail à été consacrée à la révision de ma traduction de *Bibliothérapie* de Marc-Alain Ouaknin, commande d'une maison d'édition mexicaine. En particulier à un thème très spécifique à ce texte, dû au fait qu'il est basé sur le Talmud et la tradition hébraïque. Tous les mots hébreux cités — et il y en a plusieurs centaines — sont dans une orthographe et une phonétique françaises. Il fallait que je fasse la même chose en espagnol, sans même connaître la prononciation en hébreu.

Situation très compliquée, jusqu'à ma rencontre, au Mexique, peu de temps avant de venir à St-Symphorien, avec quelqu'un qui parlait l'hébreu et l'espagnol, connaissait le Talmud, et a pu m'expliquer comment se disaient la plupart des mots. Je suis donc arrivé avec une sorte de grille qui m'a permis de faire cette conversion des mots du français vers l'espagnol. J'ai dû alors inventer une

façon de résoudre ce problème. Car il y avait dans le texte cette série de mots qu'il fallait retrouver et qu'en plus je n'étais pas sûr d'avoir toujours traduit de la même façon, avec la même orthographe ! Heureusement, tous étaient en italique ! Par élimination de tous les autres, je me suis retrouvé avec un corpus de mots d'une dizaine de pages seulement, à partir desquelles j'ai pu comparer les différentes orthographes que j'avais utilisées ! Un travail mécanique, mais au bout duquel je suis arrivé.

L'autre partie de ma résidence, la plus longue, a porté sur les notes qui accompagnent ma traduction des *Illuminés* de Gérard de Nerval. Un travail commandé il y a longtemps, payé même, par une maison d'édition qui, à une cinquantaine de pages de la fin, avait décidé de ne pas publier. Mais comme j'adore ce texte complètement démentiel, j'ai eu envie de finir mon travail.

Nerval a fait beaucoup de recherches pour écrire ce livre, qui a l'air d'être complètement historique, basé sur du réel, ce qui est en partie vrai, mais dans lequel il y a aussi beaucoup d'inventions. L'ouvrage français comporte des notes établies par un spécialiste, dont je me suis inspiré mais que je ne pouvais conserver à l'identique pour un public hispanophone. Elles étaient trop nombreuses et il fallait aussi les réduire, les synthétiser. Je suis en pourparlers avec un éditeur mexicain qui va peut-être publier le livre cette année et préfère mettre les notes à la fin. Le principe n'est alors pas du tout le même que pour les notes de bas de page, dont la lecture est immédiate. Là, il faudra aller les chercher, ce que beaucoup de lecteurs sans doute ne feront pas. Il fallait donc aussi en éliminer un certain nombre.



Photo Élisabeth Roger / Écla

.....

Humainement, que vous a apporté cette résidence ?

J'aime bien la question parce que c'est surtout du point de vue humain que la résidence était intéressante pour moi. Le temps de travail, lui, ne changeait pas beaucoup de mon rythme habituel, au Mexique, où je vis plutôt reclus et absorbé.

Très différent par contre était le fait de vivre dans un milieu où d'autres ont le même rythme que vous, avec la possibilité d'échanger sur leurs travaux et leurs projets.

Je suis assez touche-à-tout, j'ai des relations dans le cinéma, dans la littérature, dans le monde des arts, alors il y a des tas de liens avec d'autres résidents qui se sont tissés.

Avec une cinéaste qui a le projet de tourner au Mexique et que j'aiderai. Avec une écrivaine qui va venir cet automne et que j'accueillerai. Avec ma collègue traductrice pour des projets conjoints, qui ne doivent pas être nombreux, au Mexique, du letton vers l'espagnol ! Et vice versa !

Cela a surtout été une expérience de convivialité exceptionnelle. J'ai rencontré des gens avec lesquels je resterai en rapport toute ma vie.

.....

« Tomás Segovia a toujours été fidèle à la nécessité d'être dans le monde. » disait son principal éditeur à propos de votre père. N'est-ce pas ce qu'il vous a transmis d'essentiel, qui est aussi votre manière d'être ?

Oui bien sûr, tout à fait, il est important d'être terre-à-terre, c'est ce qu'il voulait dire. Il était un bricoleur, il adorait la menuiserie, il a créé sa propre maison d'édition avec des livres qu'il cousait et reliait à la main.

Moi je suis pareil et plus encore, dans le gros bricolage (*rires*) !

Et puis aussi le fait d'être simple, c'est important, pour ne pas devenir un intellectuel chiant !

.....

Il est maintenant 17h25 et les yeux fixés sur la grosse horloge de la gare de départ, je dis à Raphael Segovia qu'il est l'heure de partir s'il ne veut pas manquer le train de 17h31.

Entretien mené par **Olivier Desmettre**, éditeur.